

Habitations souterraines bobo ou anciens puits de mines en pays wilé ? (Haute-Volta)

par G. SAVONNET (1).

Dans le sud-ouest de la Haute-Volta, les régions à peu près vides d'habitants ne sont pas rares ; à l'ouest de Gaoua, entre Lorosso et Sidéradougou, les populations sont très clairsemées sur une centaine de kilomètres ; le long de la route, on rencontre tous les 10 ou 15 km un hameau souvent misérable rassemblant 20 à 50 personnes ; à l'est de Diébougou, la réserve de faune de Bontioli a été créée dans un pays totalement inhabité ; à l'ouest de Dano, au-delà de Guéguéré, jusqu'aux premiers contreforts du plateau gréseux de Bobo-Dioulasso, les densités humaines sont inférieures à un habitant au kilomètre carré (2).

Ces vastes zones couvrant plusieurs milliers de km² n'ont pas toujours été inhabitées comme en témoignent les ruines en terre ou en pierre, les débris de poterie ou encore les séries de puits que l'on découvre au hasard de pérégrinations cynégétiques ou de prospections scientifiques. Interrogés sur l'origine des vestiges rencontrés loin des pistes ou des villages, les habitants répondent toujours de la même manière : « Lorsque le fondateur de notre village s'est établi dans le pays, il n'y avait personne et nos parents ont découvert les restes de nos prédécesseurs dans l'état où vous venez de les observer vous-même... ».

C'est donc, la plupart du temps, de façon accidentelle que l'on est mis en présence de ruines, d'objets ayant appartenu à des groupes aujourd'hui disparus et dont on ne sait rien, ni de leur origine, ni

(1) O. R. S. T. O. M., Paris.

(2) Voir à ce sujet la carte des densités de population de la Haute-Volta au 1/1.000.000^e préparée par G. SAVONNET, centre voltaïque de la recherche scientifique, Ouagadougou, 1968, notice de présentation 16 pages.

Bulletin de l'IFAN, t. XXXVI, série B.

15
23 MAI 1975
O. R. S. T. O. M.

Collection de Référence

n° 7551 Geogr.

des causes ayant entraîné leur départ ou leur extinction. Dresser un inventaire systématique des vestiges observés, localiser avec précision le site, rapporter si possible quelques-unes des pièces découvertes, constituent pour le non-spécialiste le seul moyen de contribuer, modestement peut-être, à la recherche archéologique et historique.

Au printemps de l'année 1972, au cours de recherches en pays wilé, mes informateurs et moi-même avons visité, à une dizaine de kilomètres au sud-ouest de Guéguéré, un site bien connu des chasseurs et désigné par eux sous le terme de « maisons souterraines bobo » (point B, figure 2) ; quelques semaines auparavant, nous avons découvert, au sommet d'une colline s'élevant à l'ouest de ce village, une poterie enterrée, contenant des objets ornementaux en cuivre rouge (point A, figure 2).

1. — LES « MAISONS SOUTERRAINES BOBO ».

a) Le site.

Il se trouve à quelque 10 km au sud-ouest de Guéguéré, dans une région totalement inhabitée, mais parcourue par de nombreux troupeaux de bêtes sauvages, si l'on en juge par le nombre et la variété des traces découvertes (buffles, éléphants, antilopes de toutes sortes).

Le premier site que l'on découvre à l'est, est établi sur un lambeau de plateau cuirassé ; il s'inscrit à l'intérieur d'un quadrilatère long de 200 à 250 m et large de 100 à 150 m. Le revers du plateau est bien dégagé, quelques arbres, au tronc énorme, plongent leurs racines à travers les diaclases, principalement sur le bord de la corniche, tandis que des buissons occupent le centre du plateau.

C'est dans ce paysage inhospitalier que s'observe une cinquantaine d'orifices circulaires ; leur diamètre varie entre 0,70 m et 1 m. Chaque puits s'enfonce verticalement dans la « dalle latéritique » constituée au sommet par une strate pisolitique ⁽¹⁾ très dure (son épaisseur varie entre 1 m et 2 m) reposant sur une couche conglomératique à ciment ocre, beaucoup plus fragile, d'épaisseur variable. Le puits est comblé par des matériaux jusqu'à une profondeur de 1,50 m à 3 m. Sur la paroi du puits ont été aménagées, tous les 30 ou 40 cm, dans le sens vertical, des encoches permettant la des-

(1) Pisolitique : les pisolites sont des éléments de latérite de la forme et de la taille d'une graine de pois, elles sont accolées les unes aux autres par un ciment plus ou moins dur.

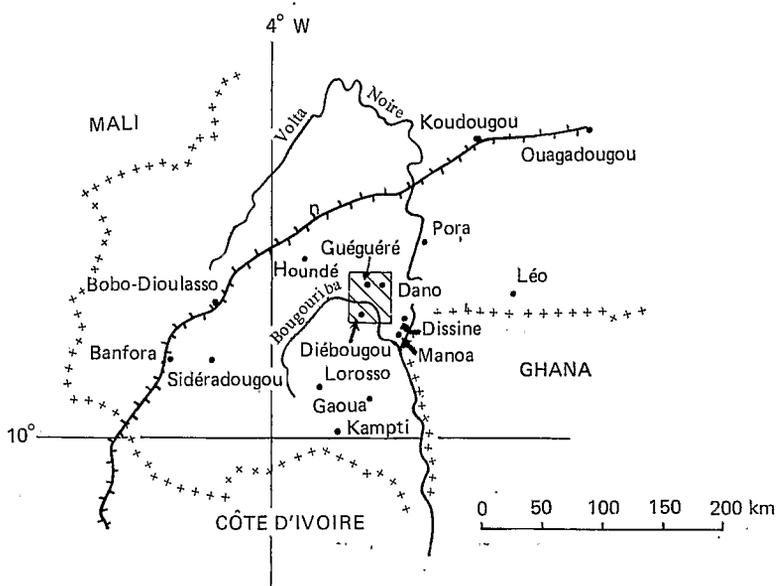


FIG. 1. — La région de Guéguéré dans le sud-ouest de la Haute-Volta.

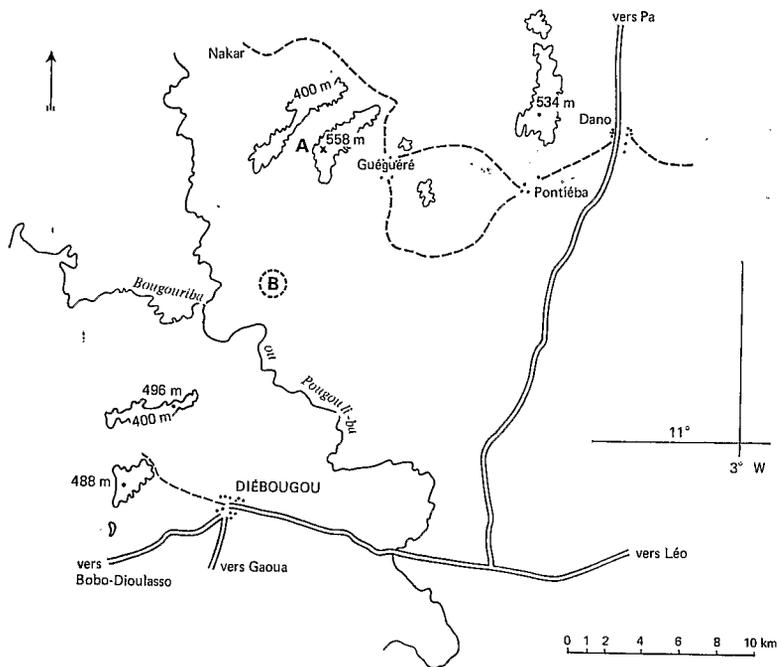


FIG. 2. — Les deux sites archéologiques (A et B) découverts dans la région de Guéguéré.

cente. Parfois, au fond de l'orifice, on soupçonne l'amorce d'une voûte dégagée dans la strate pisolitique, c'est-à-dire à 1,50 m de profondeur environ. Cette « chambre » aurait donc été aménagée dans le niveau conglomératique peu induré (1). Dans l'état actuel des observations, on peut difficilement évaluer la profondeur exacte des cavités.



PHOTO 1. — Guéguéré. Quelques orifices de puits creusés dans la cuirasse (site n° 1).
Cliché Savonnet.

La répartition des puits est inégale sur le plateau : dans les secteurs les plus denses, on peut en dénombrer une dizaine sur 200 m² ; ailleurs leur dispersion est plus grande : certains sont isolés : une cinquantaine de mètres les séparent de leurs voisins les plus proches.

En surface, de nombreux débris de poterie parsèment les environs immédiats (2) ; dans la partie orientale du site, deux aligne-

(1) Les différents niveaux de la cuirasse, sont facilement observables sur la corniche septentrionale du plateau.

(2) Un certain nombre d'échantillons de ces débris ont été recueillis et déposés au Musée National à Ouagadougou. L'analyse systématique d'un grand nombre de fragments de poterie permettrait peut-être de formuler des hypothèses sur l'origine de ces anciennes populations.

ments de pierres enfoncées dans le sol, se recoupent à angle droit. Il s'agit peut-être du soubassement d'une ancienne habitation à base rectangulaire.

Le second site est facile à découvrir à quelque 500 ou 800 m au sud-ouest. Il rassemble une bonne trentaine de puits, mais ici, les broussailles et les buissons épineux impénétrables ne facilitent guère l'observation : cinq d'entre eux se sont totalement effondrés : le niveau latéritique supérieur, moins épais, plus fragile peut-être, a cédé sous l'action conjuguée de l'affouillement des racines et des eaux de ruissellement.

À une centaine de mètres de là, un troisième groupe de trous circulaires (une dizaine au total) paraît d'origine plus récente : sur le bord de chacun d'eux on découvre de petits monticules de déblais (issus vraisemblablement des forages) envahis par des herbes.

Enfin le quatrième site relevé à un kilomètre plus au sud-ouest, comprend quelque 80 puits répartis sur 4 ou 5 ha et creusés dans une cuirasse de bas-fond ⁽¹⁾ ; celle-ci domine de 3 à 4 m la vallée des ruisseaux. Elle est en voie de démolition rapide : les arbres vigoureux, les buissons plongent partout leurs racines sous les dalles peu épaisses qu'elles soulèvent facilement. Ici, les puits sont répartis par groupes d'une dizaine ou d'une quinzaine, sur des surfaces réduites ; quelques-uns communiquent entre eux, d'autres se prolongent par une galerie vers le talus tout proche et forment sous la corniche cuirassée une sorte d'abri sous roche, parfois des traces de déblais où prédominent des morceaux de quartz sont dispersés au bord des orifices.

b) Quelques hypothèses sur l'origine du site.

La brièveté de la visite n'a pas permis de procéder à des recherches approfondies ; toutefois, les quelques observations faites sur place paraissent suffisantes pour remettre en question la dénomination même du site ; s'agit-il vraiment d'habitations souterraines ?

Dans un article paru dans le *Journal de la société des Africanistes* ⁽²⁾, Guy LE MOAL décrit des habitations semi-souterraines utilisées encore par les Bobo en 1955-1957. Elles sont creusées à

(1) Appelée aussi cuirasse de bas de pente, elle est généralement peu épaisse, formée par des matériaux latéritiques issus des plateaux voisins elle borde à peu de distance le lit du collecteur ; souvent mal cimentée, elle forme un niveau induré fragile.

(2) Guy LE MOAL « Les habitations semi-souterraines en Afrique de l'ouest » in *Journal de la société des Africanistes*, vol. XXX, fasc. 2, 1960, p. 193 à 203.

faible profondeur (3 ou 4 m tout au plus) sous une cuirasse latéritique. L'orifice d'entrée large et de forme trapézoïdale permet l'accès à un individu chargé d'un fardeau ; la descente dans la chambre unique se fait au moyen d'une « échelle à perroquet ⁽¹⁾ ». Chez les Tiéfo (au sud de Sidéradougou), l'une des pièces souterraines, utilisée en 1956 comme atelier de vannerie, est creusée dans la latérite meuble à une profondeur ne dépassant pas 3 m (la fraîcheur et l'humidité qui règnent dans cette chambre conservent la souplesse des matériaux utilisés : liane, paille, écorce d'arbre) ; l'orifice d'accès, de forme circulaire, est plus étroit que chez les Bobo, son diamètre est de l'ordre de 1 à 1,50 m ; une échelle à perroquet permet, ici aussi, d'accéder au fond.

Ainsi, les rares exemples d'habitations semi-souterraines utilisées encore ces dernières années par les Bobo et les Tiéfo, dans le sud-ouest de la Haute-Volta, sont de conception très voisine : une pièce unique aménagée à faible profondeur commandée par une seule entrée d'accès facile, un large orifice muni d'une échelle à perroquet permettant la descente ou la remontée d'une personne portant une charge. Rien de semblable dans la région de Guéguéré : les orifices sont étroits et profonds rendant impossible l'utilisation d'une échelle, les communications entre le fond et la surface se fait au moyen d'encoches creusées dans la paroi ; autre différence : chez les Bobo et les Tiéfo, les habitations semi-souterraines sont généralement isolées, ici, elles se regroupent très nombreuses, dans quelques secteurs.

Nous aurions donc affaire en pays wilé à un type d'habitations souterraines très différent de celui observé chez les Bobo et chez les Tiéfo. Essayons d'imaginer la vie d'un groupe installé dans l'un de ces sites. Dans les chambres aménagées à quelque 4 ou 5 m de profondeur ⁽²⁾ une bonne ventilation est nécessaire à l'évacuation de la fumée des foyers ; la forte densité des puits relevée en quelques endroits répond peut-être à ce besoin de ventilation. Par ailleurs la vie quotidienne d'une famille dans les pièces souterraines exige un va-et-vient continu, du fond vers la surface : transport d'eau, de bois, de graines... Or l'étroitesse des puits, le caractère sommaire des aménagements réalisés (encoches) rendent impossible une circulation continue de personnes chargées de poteries, de calebasses

(1) Elles sont fabriquées à partir d'un tronc d'arbre, le long duquel ont été aménagées de profondes entailles destinées à servir de marches ; à l'extrémité, deux branches fourchues servent de point d'appui.

(2) Dans les sites 1 et 2 le sommet du cône de remblais apparaît dans quelques puits à 2 ou 2,50 m de profondeur.

ou de fagots, circulation nécessitée par les activités domestiques quotidiennes.

A quel usage alors pouvaient être réservés tous ces puits ?

En examinant une collection de photographies prises dans les zones d'orpaillage de la région de Siguiri en Guinée (1), j'ai été frappé de constater de nombreux points de ressemblance entre le secteur d'exploitation minière guinéen et le site des « maisons souterraines bobo » (voir photos n° 2 et 3). Les puits de forme circulaire, utilisés pour atteindre le niveau exploitable, sont étroits ; leur diamètre ne dépasse pas le mètre. Pour accéder au fond, le mineur utilise des encoches aménagées dans la paroi du puits ; enfin la densité des forages dans la zone d'exploitation est comparable à celle des orifices circulaires relevés dans certains secteurs du site archéologique de Guéguéré.

Cette constatation, me conduit à me demander si les quelque 150 puits découverts en pays wilé ne seraient pas, tout compte fait, les restes d'une ancienne exploitation minière ouverte suivant les mêmes méthodes que celles pratiquées en Guinée ? Cette hypothèse ne peut être retenue que dans la mesure où le sous-sol de la région de Guéguéré est susceptible de contenir des minerais facilement exploitables. Ceci m'amène à examiner brièvement les caractères essentiels du milieu physique régional.

c) Quelques données essentielles sur le milieu physique.

La région de Guéguéré est caractérisée par des chaînes de collines — leur altitude relative ne dépasse pas 250 m — auréolées par des bassins et plus loin par des plateaux aux revers cuirassés de latérite dure et stérile. Les collines sont formées de « roches vertes » résultant de l'intrusion, au Précambrien (époque birrimienne) de roches volcaniques à travers le socle granitique et les couches sédimentaires déposées au cours des périodes précédentes. Les bouleversements géologiques de cette époque ont métamorphisé les matériaux *in situ*, introduit des minéraux nouveaux, mis en place des filons de quartz, souvent subverticaux, pouvant conte-

(1) Une mission de trois mois (avril à juin 1953), ayant pour objet l'inventaire systématique des données démographiques et ethniques de la Guinée, de la Sierra-Leone et du Libéria, m'a conduit à visiter toutes les circonscriptions administratives de la Guinée (et tout spécialement le cercle de Siguiri). La carte ethno-démographique n° 2 dressée en collaboration avec G. BRASSEUR, parue à l'IFAN de Dakar en 1960, est le résultat de cette mission.

nir des métaux rares tels que l'argent, le cuivre, l'or (1), édifié de véritables petites chaînes montagneuses.

Au cours des périodes géologiques ultérieures, les agents atmosphériques démantèlent les montagnes ; les matériaux déposés à leurs pieds, forment d'immenses glacis de remblaiement qui auréolent les chaînes et descendent en pentes douces de part et d'autre des volumes (voir fig. 3). A leur tour, les glacis sont attaqués par l'érosion : les eaux creusent des vallées qui cloisonnent et fractionnent les immenses plateaux de remblaiement, transforment les colluvions en argiles meubles, puis en latérites dures lorsque la nappe phréatique s'abaisse.

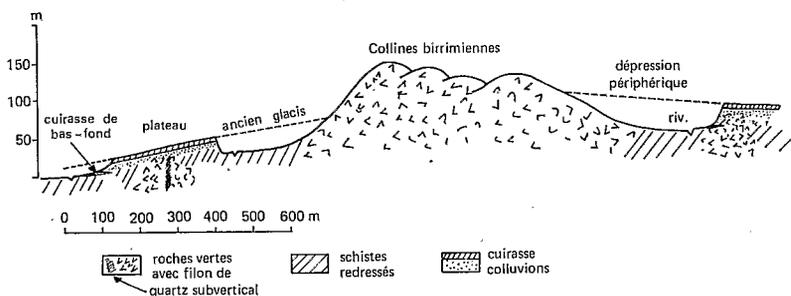


FIG. 3. — Situation des plateaux cuirassés (anciens glacis) dans lesquels ont été creusés les puits.

Il ne reste aujourd'hui de tout ce système montagneux que des collines aux formes arrondies au pied desquelles se développent des bassins périphériques débarrassés de toutes leurs colluvions, et, plus loin, des lambeaux de l'ancien glacis de remblaiement aux revers cuirassés. C'est donc sous les cuirasses des plateaux actuels que l'on peut découvrir des colluvions meubles, riches en métaux rares, provenant des collines proches : des énormes blocs rocheux détachés des hauteurs, entraînés, roulés par les eaux, attaqués par l'érosion chimique, il ne subsiste plus que des gravillons et des sables faciles à extraire au moyen d'outils rudimentaires.

Par ailleurs, le repérage des gîtes métallifères est aisé pour un observateur averti : les corniches du plateau qui dominent les vallées forment des coupes géologiques naturelles faciles à exami-

(1) Les anciennes mines aurifères de Poura (voir fig. n° 1), ouvertes à quelque 80 km au NE de Guéguéré étaient installées sur des formations birrimiennes. Jusqu'en 1965, l'entreprise minière a exploité le métal précieux contenu dans les épais filons de quartz subverticaux.

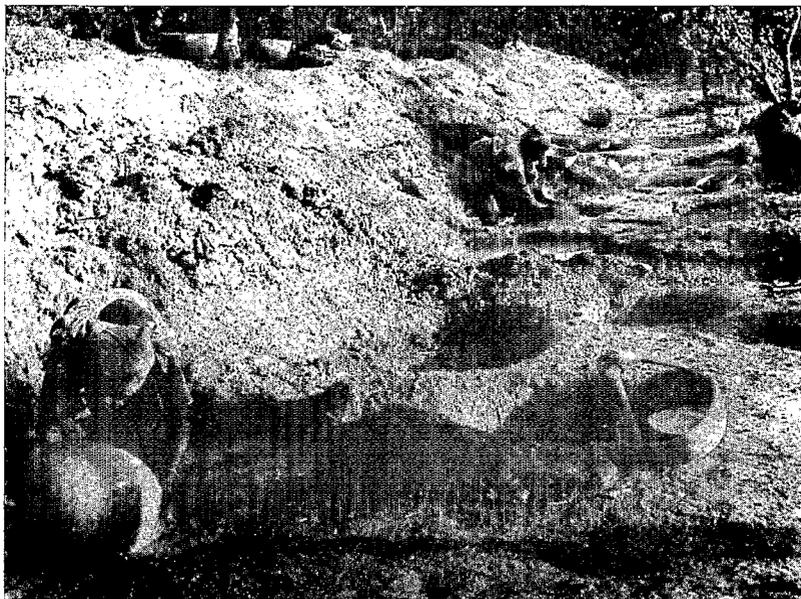


PHOTO 2. — Chantier d'orpallage dans la région de Siguiri (Guinée). Remarquer l'importance des tas de déblais, l'alignement des puits et les petits bassins de lavage des colluvions. Cliché IFAN Dakar, 1953, photo G. Savonnet.



PHOTO 3. — Région de Siguiri, descente d'un mineur au fond du puits : il tient de la main gauche sa lampe à huile, sur l'épaule repose son outil. Cliché IFAN Dakar, 1953, photo G. Savonnet.

ner et dans lesquelles on peut déceler des traces de métal fin contenues dans les colluvions. Par la suite, il est possible de vérifier la richesse supposée du gîte découvert en creusant au sommet du talus une petite galerie sous le niveau induré de la cuirasse. Les « abris sous rochers » observés dans le site n° 4 pourraient être des « boyaux exploratoires » ouverts par les anciens prospecteurs. Toutefois cette technique d'extraction à partir de galeries horizontales, n'est guère utilisée en Afrique de l'ouest ; on lui préfère celle du puits creusé à travers la cuirasse, malgré les difficultés que présente le forage d'une couche dure et épaisse (1). L'extraction à partir de puits présente un triple avantage (voir fig. 4) :

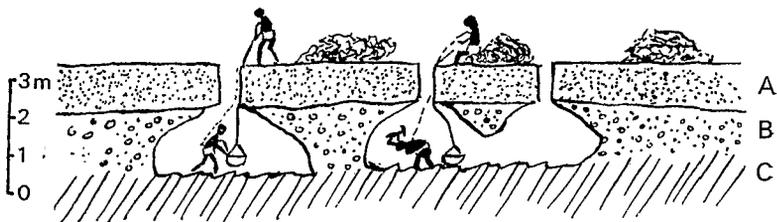


FIG. 4. — Mode d'exploitation des colluvions aurifères, pratiqué dans la région de Siguiri.

- A, niveau pisolitique dur.
 B, niveau pisolitique conglomératique.
 C, roche *in situ* ; ici, schistes redressés.

— il ne nécessite aucun étayage des tailles ;

— il offre une grande sécurité au mineur : en cas d'éboulement d'une partie de la voûte, ou d'évanouissement par manque d'oxygène (c'était le cas le plus fréquent sur les chantiers d'exploitation de Siguiri), le mineur peut être rapidement dégagé et remonté à la surface (2) ;

— le procédé d'extraction au moyen de puits permet, par une série de sondages, de découvrir les gîtes les plus riches ; lorsque ceux-ci sont repérés, on multiplie alentour les forages, tandis que

(1) Ce puits aboutit à la strate colluviale que l'on exploite en ouvrant des tailles de forme semi-sphérique, le plancher, plat étant formé par les roches en place.

(2) Avant de descendre dans le puits, chaque mineur, à Siguiri, s'attache à la ceinture, à une longue corde dont l'extrémité reste entre les mains de son compagnon de surface. Ce dernier, chargé de remonter les calebasses de sable et de gravillons, a pour mission de veiller à la sécurité du mineur : à chaque instant il tire légèrement sur la corde, lorsque le travail se déroule normalement au fond, le mineur répond de la même manière. Dans le cas contraire, le compagnon de surface alerte ses voisins de travail et en agissant sur la corde, on parvient généralement à dégager rapidement le mineur et à le remonter à la surface.

les puits aboutissant à des couches colluviales stériles sont abandonnés.

Ainsi, voit-on se préciser les contours d'une hypothèse susceptible d'expliquer la présence de nombreux puits dans certains secteurs et de puits isolés dans d'autres. Les conditions du milieu physique étant, par ailleurs, favorables à la présence de métaux précieux, il est fort probable que les sites des « maisons souterraines bobo » soient en réalité d'anciennes exploitations minières, hypothèse que nous retenons dans les développements qui vont suivre.

Cette première approche nous invite à rechercher quelle population aurait été capable, autrefois, d'ouvrir un chantier minier dans cette région ? Les Wilé ont découvert le site « des maisons souterraines bobo » dès leur arrivée dans le pays, c'est-à-dire vers 1850. Avant leur venue, deux populations se partageaient la région : les Pougouli et les Bwa. Les Pougouli ont été refoulés sur les marges de la zone conquise par les Wilé et se concentrent aujourd'hui dans quelques villages importants, à l'est et au nord (Finng, Bonzan, Djinjerma). Les Bwa, peu nombreux, n'ont guère été touchés par l'avance wilé ; ils occupent encore quelques villages à l'ouest et au sud : Goumbélédogou, Mougué.

Or, si chacun de ces deux groupes connaît parfaitement les techniques d'extraction et de fonte du minerai de fer, à partir des blocs latéritiques particulièrement riches en ce métal, il ne semble pas que l'un ou l'autre se soit intéressé à la recherche de l'or.

Plus au sud vivent des Lobi qui, eux aussi, s'adonnent encore de nos jours à la pratique de l'orpaillage, au début de la saison des pluies, dans le lit des ruisseaux (1). Des alluvions sableuses déposées par les cours d'eau, ils extraient quelques parcelles d'or en pratiquant la technique de la battée. Cette technique, ils l'auraient apprise, dit-on, des Koulango ou des Ashanti vivant plus au sud. Or les Lobi, les Koulango ou les Ashanti ne sont jamais venus (à notre connaissance) dans les provinces de Dano et de Diébougou.

Dans une communication faite en 1968 à Ouagadougou au cours d'un séminaire sur la collecte de la tradition orale en Afrique le

(1) Ce sont les femmes lobi qui pratiquent l'orpaillage. Dès les premières pluies d'avril, elles utilisent l'eau accumulée dans des trous creusés dans le lit du ruisseau, pour en extraire les sables aurifères qu'elles lavent dans de grandes Calebasses. Par un mouvement tournant de la Calebasse, elles concentrent au fond les éléments les plus denses et, d'un geste rapide, elles éliminent les plus grossiers : cailloux, graviers. Après huit ou dix lavages successifs, il ne reste qu'une pincée de sables fins (de couleur noire) dans lesquels scintillent parfois quelques fines paillettes de métal jaune ; elles le recueillent avec soin et l'enferment dans le corps creux d'une plume de calao. Ce travail long exige de la part de l'orpailleuse beaucoup d'habileté et nécessite beaucoup d'eau.

R. P. HÉBERT nous apporte peut-être la clé du « mystère ». Au moment de la conquête de la boucle du Niger par les Marocains, au début du XVII^e siècle, les populations fuient les excès des conquérants « ni noirs, ni blancs » (1). L'une d'entre elles, très industrielle, les Béritemtem, qui s'adonne tantôt à la pêche, tantôt à l'agriculture ou au commerce, émigre vers le sud. Elle finit par atteindre la région d'Oronkwa, quelques familles s'installent à Nakar (près de Dissine) d'autres se dispersent même jusqu'à Jirapa (Ghana actuel) sur la rive gauche de la Volta Noire en pays dagara. Au cours de ces pérégrinations, les groupes béritemtem abandonnent leur langue et se mélangent aux populations qui les accueillent ; ils perdent même leur nom et se font appelés Yeri (2). A Jirapa, les Yeri découvrent l'or « bien avant l'arrivée des Blancs, ils l'extrayaient eux-mêmes et en faisaient des colliers, des boucles d'oreilles, des bracelets (3) ». Il n'est donc pas impossible que les Yeri établis à Oronkwa (la distance qui sépare ce village du site B est de l'ordre d'une trentaine de km) se soient adonnés à cette activité après avoir découvert dans l'ouest de Guéguéré un gîte aurifère fertile, et soient responsables des nombreux puits découverts. A ce stade de nos investigations, se pose un problème difficile à résoudre : l'absence de déblais ! En dehors du site n° 3 où l'on remarque encore des tas de graviers à proximité des orifices, nulle part ailleurs, il n'y a trace de stérile au voisinage des puits, alors que dans la région de Siguiri, les sables, les gravillons, les cailloux retirés du sous-sol forment des monticules hauts de 1,50 m à 2 m et longs de plusieurs dizaines de mètres, alignés auprès des puits (voir photo n° 2).

Plusieurs hypothèses peuvent être avancées pour expliquer l'absence de stérile aux abords des puits. Nous ne retiendrons pas celle relative à un remblayage des cavités par les mineurs eux-mêmes après extraction des minéraux ; ce travail exige d'énormes efforts sans utilité aucune.

La pluie est sans aucun doute un agent d'érosion puissant capable de déblayer des matériaux déposés au bord des puits. Il tombe en moyenne quelque 1 000 mm d'eau par an dans la région de Guéguéré, ceci en quatre mois seulement, et généralement sous forme

(1) R. P. HÉBERT, « Les Dagara », 49 p. cit. p. 35 in Organisation des Nations unies pour l'éducation, la science et la culture. Réunion d'experts sur la coordination et la planification de la collecte de la tradition orale en Afrique. Ouagadougou 29 juillet-2 août 1968 (document polygraphié).

(2) Cette dénomination viendrait du nom d'un ancêtre appelé Yer.

(3) R. P. HÉBERT, *op. cit.*, p. 36.

d'averses cinglantes. On peut donc penser que la pluie a pu déblayer chaque année une fraction des matériaux qui ont été entraînés par le ruissellement, en partie vers le fond du puits qu'ils ont comblé partiellement, en partie vers le talus voisin (1). Cette hypothèse, satisfaisante en soi, nous amène à tenter d'évaluer le temps nécessaire pour évacuer les dizaines de m³ de déblais déposés auprès des puits. Bien qu'il soit extrêmement difficile de proposer des chiffres précis, on peut à partir des travaux des géomorphologues et des pédologues, se faire une idée de la durée nécessaire pour balayer du revers du plateau, la totalité des matériaux, formant un monticule de 1,50 m à 2 m de hauteur, par exemple. On peut avancer que les agents atmosphériques parviendraient à ce résultat au bout de trois ou quatre siècles. Si l'on se réfère à la tradition orale recueillie en pays wilé, tradition selon laquelle les premières familles installées ont découvert (vers 1850) les puits dans l'état où nous pouvons les observer aujourd'hui, la date d'ouverture des chantiers miniers se situerait entre le xv^e et le xvi^e siècle. (Les puits du site n^o 3 comportant des déblais, auraient été forés plus tard.)

Les observations faites dans la région de Siguiri et en pays lobi, nous permettent de proposer une troisième hypothèse : les colluvions aurifères auraient pu être transportées vers le lit des ruisseaux pour y donner lieu aux opérations de lavage.

La pratique de l'orpaillage, nous le savons (voir note 1, p. 237), nécessite beaucoup d'eau. Or, ici, les trois premiers sites de puits sont éloignés de quelques centaines de mètres du lit du cours d'eau temporaire : le transport de l'eau, depuis la vallée au sommet du plateau (la dénivellation est de l'ordre d'une vingtaine de mètres) exige, en dehors de la saison pluvieuse (pendant laquelle on peut se la procurer sur place) un travail pénible (2). Pendant la période des pluies (juillet à septembre) l'extraction des colluvions au fond des puits est abandonnée pour des raisons de sécurité : les infiltrations à travers la cuirasse, en rendant plus pénible le travail du mineur, provoquent souvent l'effondrement de plaques et de matériaux qui se détachent du plafond de la cavité d'exploitation. Par ailleurs,

(1) L'action de l'érosion est très variable : son efficacité est fonction de la pente, de la nature et de la taille des matériaux sur lesquels elle agit, de l'exposition aussi. En Casamance, par exemple, sous un climat semblable, des mesures précises réalisées par des pédologues sur un champ cultivé et nu, incliné suivant une pente de 1 à 2 %, l'épaisseur de la terre décapée en un siècle serait de l'ordre de 0,50 m à 0,60 m.

(2) En récupérant une partie de l'eau utilisée, nous estimons que pour extraire le métal jaune d'une calebasse de colluvions, trois calebasses d'eau sont nécessaires aux 8 ou 10 opérations de lavage successif. Ainsi, en descendant les colluvions dans le lit du ruisseau, la femme économise deux transports d'eau.

les activités de mineur et d'orpailleur ne constituent nullement l'occupation essentielle des populations (lobi ou malinké) qui les pratiquent ; ce sont des cultivateurs qui, pendant la morte-saison, exploitent à temps perdu les gîtes aurifères proches de leur village.

Ainsi sommes-nous amenés à penser qu'autrefois, dans la région de Guéguéré, ces activités se déroulaient en dehors de la saison pluvieuse et, pour des raisons pratiques (économie de temps et d'effort) l'extraction du métal fin à la battée se faisait vraisemblablement au bord même des ruisseaux, dès les premières averses d'avril. Dans ces conditions, seuls, étaient abandonnés auprès des puits les tas de stériles correspondant au forage de la cuirasse latéritique. Un siècle, ou un siècle et demi d'érosion pluviale, après l'abandon du chantier est suffisant pour évacuer la majeure partie des matériaux déposés par des mineurs. En nous référant à la tradition orale des Wilé, il est possible de situer approximativement, dans le cadre de cette hypothèse, la période d'ouverture des exploitations minières correspondant aux sites 1, 2 et 4 : elle se situerait *au plus tôt* dans la seconde moitié du xvii^e siècle. Le 3^e site encombré encore de quelques tas de gravillons aurait été exploité plus tardivement.

Quelle que soit des deux dernières hypothèses exposées (la première, peu plausible ayant été rejetée) celle que l'on retiendra, il apparaît très vraisemblable que le forage des puits observés dans les sites 1, 3, 4, a été entrepris entre le xv^e et la seconde moitié du xvii^e siècle.

Nous compléterons cette note sur les puits de l'ouest de Guéguéré, en évoquant brièvement la découverte de deux sites d'anciennes activités minières ; il s'agit de puits observés en 1956 dans l'est de Houndé, et d'une profonde excavation plongeant le long d'un filon de quartz subvertical examiné en 1954 à Poura.

Sur le plateau occidental qui domine le village bwa de Dossi situé à 45 km au NNW de Guéguéré sur des formations birriennes, cinq ou six puits creusés à une dizaine ou une quinzaine de mètres de la corniche traversent la cuirasse latéritique (très épaisse à cet endroit : 5 à 6 m). Les méthodes de forages utilisées sont les mêmes que celles observées en pays wilé : puits étroits, de forme circulaire encoches aménagées dans la paroi, tous les 30 ou 40 cm. Toutefois, certains puits semblent rejoindre, au niveau inférieur de la cuirasse, de petites galeries horizontales débouchant au sommet du talus ; en partie effondrée, l'entrée de quelques-unes d'entre elles était encore facilement repérable en 1956.



PHOTO 4. — Région de Poura (Haute-Volta). Cavité creusée autrefois le long d'un épais filon de quartz sub-vertical (à gauche de la photo). Cliché centre IFAN Ouagadougou, 1954, photo G. Savonnet.

En 1954, la compagnie minière qui prospectait la région de Poura a découvert, le long des filons de quartz aurifères subverticaux affleurant en surface, des tranchées profondes de 6 à 8 m, en partie comblées, correspondant à une exploitation ancienne du gîte de métal précieux. Les quelques sondages entrepris dans la cavité par la compagnie auraient révélé de nombreuses traces d'une extraction systématique du minéral riche en or, se développant jusqu'au niveau de la nappe phréatique (voir photo n° 4). On a retrouvé à proximité des excavations « des meules et broyeurs, de la poterie et des fourneaux de pipes (Coll. IFAN, H. V. 56-48) »⁽¹⁾. L'une de ces meules, creusée dans un bloc de roche verte, a été ramenée au musée national de Ouagadougou. D'après des traditions recueillies sur place, l'exploitation des filons de Poura, dont les traces sont

(1) R. MAUNY, Tableau géographique de l'ouest africain au Moyen Age, Mémoire de l'IFAN n° 61, 1961, 545 p. plus biblio. cit. p. 176.

très visibles (tranchées etc.) remonterait au xv^e siècle et se serait poursuivie jusqu'au xx^e (1).

2. — LES PARURES EN CUIVRE ROUGE.

C'est au cours d'une prospection sur les collines de Guéguéré que mon guide-interprète a découvert par hasard, au pied d'une corniche conglomératique, dans un « canari » (2) aux trois quarts enterré, des chevillères, des bracelets et un pendentif de cuivre rouge. Ces objets étaient cimentés dans de l'argile rouge, durcie, déposée là sans doute par les eaux de ruissellement.

Le site ne se prête guère aux établissements humains : les pentes sont raides (de l'ordre de 30 à 40 %) rocailleuses, les rares sols cultivables sont peu épais, les points d'eau permanente sont éloignés (1 km à 1,5 km) ; aucune trace d'habitat, aucune marque de sacrifice n'ont été relevées à proximité de la poterie. S'il s'agit d'un lieu de culte, il aurait été abandonné depuis longtemps.

Des 9 pièces retirées de la cachette, trois d'entre elles attirent tout particulièrement l'attention : deux chevillères à branches finement travaillées et un pendentif à double disque accolé ; deux gros bracelets et quatre chevillères dépourvus de motifs décoratif complètent l'inventaire de ce « trésor caché ». Il ne sera question ici que des trois premières parures (voir fig. n° 5).

La première chevillère (A) placée en position d'équilibre sur la courbure des deux branches, est caractérisée par quatre têtes aux traits « sémites » qui regardent vers le haut, les traits sont fins le nez et le cou allongés, le menton orné d'une petite barbiche ; les cheveux (ou la coiffure ?) sont formés de nattes tressées, se rassemblant au sommet en un chignon. A l'opposé, se détache un motif ombelliforme à large chapeau circulaire reposant sur un pied gracieux.

La seconde chevillère (B), placée dans la même position, est ornée de deux têtes aux traits nettement négroïdes, regardant cette fois, vers le bas, l'une d'elles est coiffée d'un bonnet, tandis que l'autre porte des cheveux nattés (il s'agit vraisemblablement d'un

(1) P. SEYER, « Rapport technique sur l'activité minière de l'A. O. F. en 1938 », p. 33 sq. ; cité par R. MAUNY, *op. cit.*, p. 176. Voir aussi : R. MAUNY, État actuel de nos connaissances sur la préhistoire et l'archéologie en Haute-Volta. *Notes africaines*, n° 73, janvier 1957, p. 16-25.

(2) Canari, terme utilisé en Afrique francophone pour désigner une poterie en terre de forme arrondie.

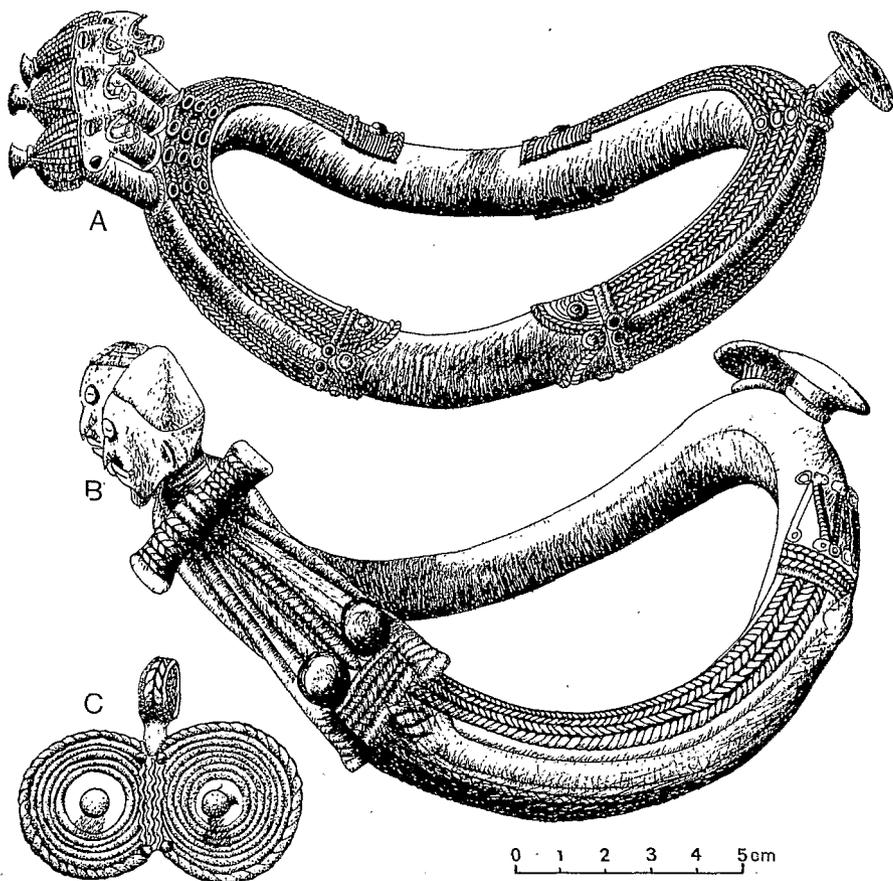


FIG. 5. — Les deux chevillères en cuivre et le pendentif, découverts sur les collines de Guéguéré (dessin Simon Ouatarra, C. V. R. S.).

couple) ; notons que le cou de chacun de ces sujets est orné des épaules au menton d'une demi-douzaine de colliers superposés. A l'opposé de ce motif anthropique, on retrouve le même motif ombelliforme que celui observé sur la première chevillère, mais ici il est en double exemplaire et de facture plus massive. Le pendentif (C) est formé par deux « disques solaires » (1) accolés ; au centre de

(1) La facture de ce pendentif rappelle les poids en or ashanti. Voir BAUMANN et WESTERMANN. Les peuples et les civilisations de l'Afrique, Paris, Payot, 1948, 605 p., voir spéc. fig. 314, p. 345.

chacun d'eux apparaît à nouveau le motif ombelliforme de taille réduite.

Mensurations et poids de chacune des trois parures :

DÉSIGNATION	GRAND DIAMÈTRE INTÉRIEUR (cm)	PETIT DIAMÈTRE INTÉRIEUR (cm)	POIDS (g)
A chevillère à 4 têtes.....	12,6	7,0	1 150
B chevillère à 2 têtes.....	11,5	7,0	925
C pendentif.....	double diamètre des disques accolés : 6,2		24,5

Origine : Les populations wilé vivant actuellement dans le pays ne connaissent pas ce genre de parures qu'elles n'auraient jamais portées.

D'après les informations recueillies auprès de spécialistes de l'art africain (Centre of West Africa Studies of Birmingham, Hamburgischer Museum, Musée de l'Homme) ⁽¹⁾, on peut éliminer une hypothèse que nous avons formulée après examen des motifs anthropiques des deux chevillères : la facture des parures ne correspond nullement à celles des chevillères portées par les populations sahéliennes ; par contre elle se rapprocherait de la facture des parures ashanti (Ghana) ou sénoufo (Haute-Volta).

Par ailleurs en feuilletant un ouvrage sur l'art africain, édité en Suisse ⁽²⁾, nous avons découvert une reproduction de « parure bobo » très semblable à celle découverte sur les collines de Guéguéré. Toutefois les chercheurs travaillant depuis de longues années

(1) Les photographies en couleurs des chevillères ont été communiquées à M. ZWERNE-MANN (directeur du département d'Afrique noire au Hamburg-Museum) et à M. P. MICHELL (Université de Birmingham). Une fidèle reproduction en cuivre jaune des trois pièces principales a été présentée à M. LE MOAL, alors responsable du département d'Afrique noire au Musée de l'Homme ; que ces chercheurs soient remerciés pour toutes les informations qu'ils ont bien voulu me donner.

(2) KUNSTHAUS-ZÜRICH « Die Kunst von schwarz Africa », 416 p., 1971, cf. p. 59, légende de la photo c 15 : « zereimonial Reifen mit zwei Köpfen bobo, gelbgutz 20,5 cm ».

en pays bobo, interrogés à ce sujet, n'ont jamais remarqué de parures semblables au cours de leurs recherches... Nous pensons, quant à nous que les Pougouli refoulés au nord du territoire wilé, très habiles artisans dans l'art de la bijouterie qu'ils pratiquent selon la technique de fonte à la cire perdue, seraient capables de réaliser des objets d'une pareille finesse (1).

(1) La totalité de ces pièces ainsi que la poterie qui les contenait ont été déposés (en février 1972) entre les mains de M. Toumani TRIANDÉ, responsable du Musée national à Ouagadougou.